

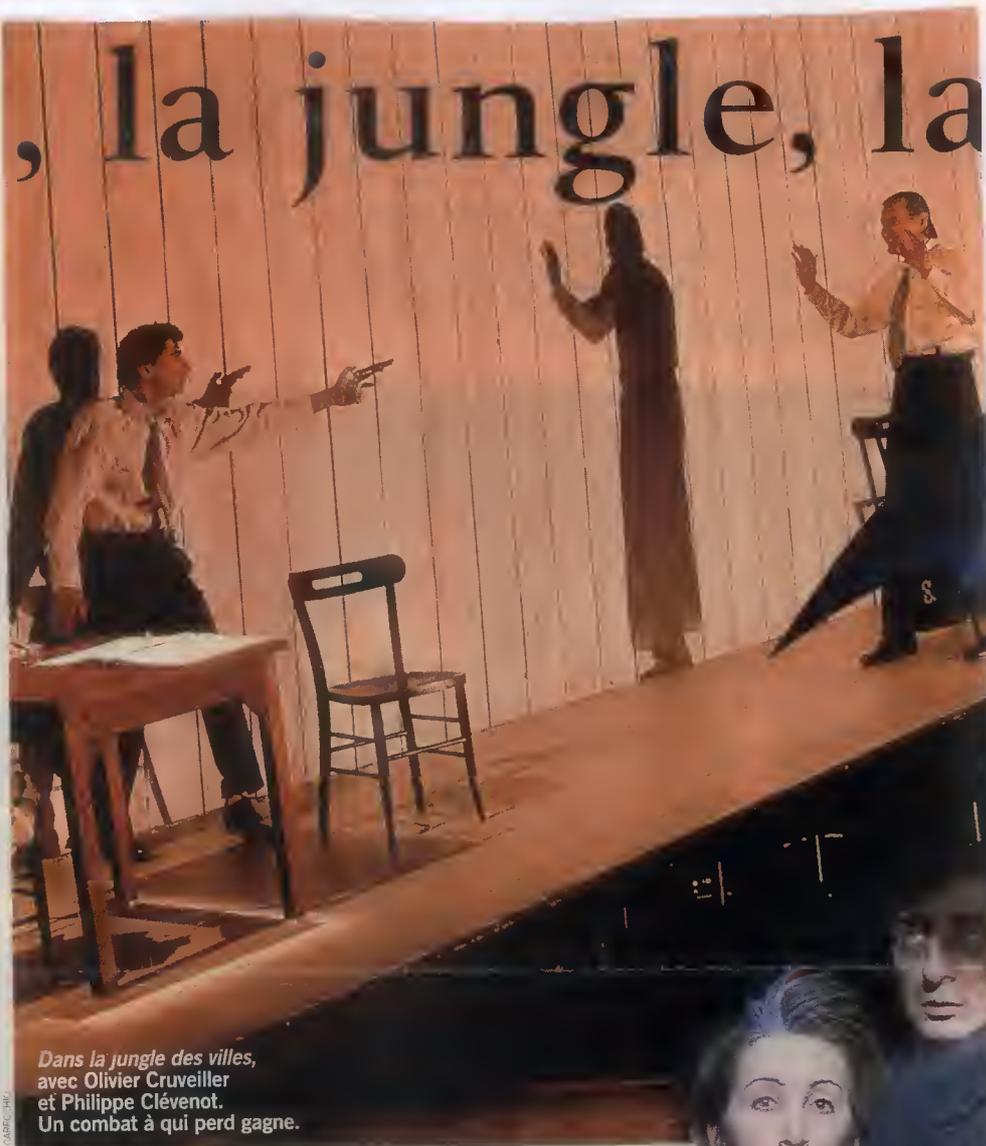
Brecht, la jungle, la

Tandis que Stéphane Braunschweig affronte l'insaisissable auteur de *Dans la jungle des villes*, Didier Bezace monte celui de *La Noce...* et de *Grand' Peur...* Et s'en tire sans difficulté > Laurence Liban

Brecht a 23 ans quand il écrit *Dans la jungle des villes* (1921). Comme Fernand Léger ou Louis-Ferdinand Céline décrivant, dans *L'Eglise*, une New York « debout, raide, pas baisante », il est fasciné par la frénésie urbaine d'un pays où tout s'invente à vue. *Dans la jungle des villes* exprime cette découverte avec une volonté presque romantique d'explorer les gouffres. Une fièvre qu'il reniera plus tard sous l'épithète d'« idéaliste ».

L'action se passe dans le quartier chinois de Chicago, peu avant la Grande Guerre. Shlink, le Malais, négociant en bois prospère (Philippe Clévenot), veut rompre avec la monotonie du succès, toucher le fond, vivre un peu plus fort, c'est-à-dire plus bas. C'est un Faust moderne, né dans une Amérique où l'opinion a plus de poids que l'âme. Il achètera donc l'opinion de George Garga (Olivier Cruveiller), jeune bibliothécaire nécessiteux et intelligent et lui fera don de sa scierie. Pour le meilleur et (surtout) pour le pire. C'est un combat à qui perd gagne dont les victimes seront les femmes, (l'épouse, la sœur et la mère de Garga), entraînées dans la prostitution et le désespoir. Une jungle où Brecht lui-même ne voyait pas bien clair puisqu'il avertissait ainsi le spectateur : « Ne vous cassez pas la tête sur les motifs de cette rivalité, participez à l'engagement humain. »

Renonçant à transcrire l'atmosphère du quartier chinois, Stéphane Braunschweig s'en tient à l'armature de la pièce et montre clairement le combat des deux hommes et les femmes se jetant dans leurs pattes. Sa distribution, où figurent aussi l'irremplaçable Evelyne Istria, Flore LeFebvre des Noëttes ou Gilles David, est à elle seule un match : celui qui oppose le corps presque désincarné de



Dans la jungle des villes, avec Olivier Cruveiller et Philippe Clévenot. Un combat à qui perd gagne.

A voir

Dans la jungle des villes
• La Colline, 75020, Paris, jusqu'au 22 février. 01-44-62-52-52.

Le Piège, les 10 et 24 janvier.
Peirera prétend, les 11, 22, 23 et 25 janvier.
La Noce chez les petits-bourgeois.
Grand' Peur et misère du Troisième Reich, jusqu'au 24 janvier.
• Théâtre de la Commune 93000 Aubervilliers. 01-48-34-67-67.

Philippe Clévenot à la stature de boxeur d'Olivier Cruveiller. L'un esquive, l'autre frappe. On ne sait pas toujours lequel.

A ce Brecht insaisissable et énigmatique on pourra comparer le Brecht berlinois de *La Noce chez les petits-bourgeois* et de *Grand' Peur et misère du Troisième Reich*. A travers une trilogie intitulée *C'est pas facile*, le metteur en scène Didier Bezace mène une passionnante recherche sur la difficulté de s'opposer au fascisme naissant ou en place : au Portugal, avec *Peirera prétend*, d'Antonio Tabucchi ; en France, sous l'Occupation, avec *Le Piège*, d'Emmanuel Bove ; en Allemagne, enfin. Dans *La Noce...* (1925), charge féroce contre l'obscénité bourgeoise, on banquette, on se bécote, on danse, on se déteste, au fond. C'est un enfer avec café, pousse-café et le cul de la mariée. Hitler cause dans le poste, mais nul ne l'entend. Ventres repus n'ont point d'oreilles.

Dix ans plus tard, on retrouve les mêmes dans *Grand' Peur...* Les rires



noce



Pour les petits-bourgeois de *Grand' Peur* et *misère du Troisième Reich*, le rire tourne court.

ont tourné court. Les petits-bourgeois vêtus de gris se terrent et se taisent. L'un des leurs est membre des SA. Ils ont peur de tout et de tous, y compris de leurs mêmes. Bezace abandonne peu à peu le ton persifleur et badin qu'il avait pris – à tort – dans *Le Piège*, pour une gravité de meilleur aloi. Dans *La Noce...*, les personnages se retournent sans cesse comme pour rendre les spectateurs complices, leur dire : « Voyez comme nous nous ressemblons » et provoquer le haut-le-cœur. On ne trinquera pas avec ces gens-là, se dit-on,

mais Bezace, lui, n'en est pas si sûr. Dans *Grand' Peur...*, en revanche, l'ambiguïté disparaît presque totalement. Les acteurs sont face au public, serrés les uns contre les autres comme un chœur tremblant face au danger. Ils font corps et ce corps apeuré ne nous est pas étranger.

Avec sa troupe d'acteurs passant d'une pièce à l'autre, Bezace nous entraîne dans l'œil du cyclone. On peut rire, bien sûr, mais non en rire. C'est toute la différence. ●